

Feuilleton du Pays du dimanche : L'invisible aimée

Autor(en): **Bertot, Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1907)**

Heft 64

PDF erstellt am: **07.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-256876>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Le soldat japonais

On ne saurait songer à écrire en une centaine de lignes la monographie de l'armée japonaise. Je me bornerai à indiquer à grands traits ce qui la différencie de nos armées occidentales.

En sortant de son long sommeil, quelques années avant 1870, le Japon se préoccupa d'emprunter aux diverses nations européennes les éléments de leurs succès. Il envoya l'élite de sa jeunesse : en Angleterre, pour y apprendre la navigation ; en France, pour y étudier l'art militaire ; aux États-Unis, pour s'y familiariser avec l'industrie. Après nos malheurs de 1870-1871, l'Allemagne nous succéda, tout au moins partiellement, comme éducatrice militaire du peuple japonais.

L'organisation de l'armée du Mikado fut donc calquée sur celle de l'armée allemande : c'est dire qu'on y introduisit une discipline de fer : les officiers se croyaient tenus à mener leurs soldats à la baguette. Mais les Nippons ne sont pas de vulgaires imitateurs.

Le système allemand heurtait le caractère national. Le Japonais a l'âme fière ; il respecte la hiérarchie, civile ou militaire, mais les mauvais traitements le rebute. Et l'on revint au vieux système : à celui d'une confraternité bienveillante entre les castes.

Mais il me faut ouvrir ici une parenthèse. La société japonaise n'est pas organisée comme la nôtre. Au sommet de l'échelle sociale plane le Mikado, une sorte de demi-dieu qui est, en même temps, le père de tous ses sujets.

Viennent après lui les princes de sang royal et la haute aristocratie, celle des anciens barons semi indépendants (daïmos), qui abdiquèrent spontanément leurs privilèges en 1868 pour affermir l'unité nationale.

La caste suivante est celle des samourais, fort nombreuse et restée très influente ; elle fournissait jadis l'élément guerrier. Après elle, vient la caste des laboureurs, et enfin, aux derniers degrés de l'échelle, celle des marchands et des coolies, ou manœuvres.

C'est encore parmi les samourais que se recrutent les officiers, tandis que la classe agricole fournit les soldats. Or, depuis des siècles, les paysans ont appris à voir dans les samourais leurs chefs naturels. Ce sentiment a survécu à la révolution de 1865-1868. En arrivant au corps, le jeune soldat n'a pas à apprendre le respect de ses officiers : il a ce respect dans le sang.

Je me garderai bien de comparer les deux armées au point de vue du patriotisme : Japonais et Russes ont prouvé suffisamment qu'ils savent mourir pour leur pays. Mais il faut remarquer que le dévouement est plus aigu, si j'ose dire, parmi les Nippons.

Cette race si raffinée, si instruite (presque tous les soldats japonais savent lire et écrire), affiche un mépris de la mort qui semble presque anormal. Question de race, dira-t-on.

Le fameux *harakiri*, le suicide pratiqué de sang froid après une insulte reçue et qui a survécu à l'ancien régime, est pour beaucoup dans ce mépris de la mort ; c'est comme un don atavique.

Longtemps, le gouvernement japonais lutta contre cette coutume qu'on qualifia de

sauvage. Mais les récents événements ont prouvé qu'elle est restée dans le sang. Quand les croiseurs de Vladivostok interceptèrent des transports, officiers et soldats se suicidèrent sur leur navire, plutôt que de se rendre.

Et si les Russes n'ont pas fait plus de prisonniers, c'est qu'un Japonais, considérant qu'il se déshonorerait en tombant vivant aux mains de l'ennemi, préfère s'ouvrir le ventre ou se trancher la gorge.

Je voudrais consacrer ces dernières lignes à l'équipement des soldats japonais : c'est une merveille de « prévoyance scientifique ». Tout a été prévu. Par exemple, on a supprimé le plus possible les boutons, en les remplaçant par des agrafes et par des lacets. Quant aux boutons de cuivre, dont l'entretien est si onéreux, même à la caserne, ils se sont vus détrônés par les boutons d'os.

Les bas de laine n'ont pas de talon : c'est la partie qui s'use le plus vite à la marche, et, d'autre part, le talon est la partie du pied qui se refroidit la dernière. Par contre, chaque soldat porte dans son havresac deux étuis en peau de mouton assez grands pour recevoir les doigts de pied et qui se mettent par dessus le bas, par les temps de grand froid.

La capote d'hiver comporte un capuchon et un cache-nez. Et voici un détail intéressant. Parmi ses ustensiles de campagne, le soldat emporte une petite théière de cuivre, à la base de laquelle est disposée une cavité où il peut allumer un peu de braise.

F.

Feuilleton du *Pays du dimanche* 5

L'invisible aimée

par Jean BERTOT

Un petit monsieur qui, debout devant la fenêtre, regardait le jardin des Tuileries, à travers les vitres, se retourna quand j'entraï.

— Maître Varrey !

— Lui-même, monsieur, dit-il en venant à moi la main tendue. Enchanté, monsieur, de refaire votre connaissance, et, je l'espère, cette fois dans de meilleures conditions qu'il y a quelques années. Vous étiez alors fort inquiet sur le sort d'un de vos amis. Je présume qu'aujourd'hui vous l'êtes un peu moins.

Je n'eus pas le loisir de répondre, car la

port s'ouvrit brusquement, et Daniel, mon brave, mon excellent Daniel, était dans mes bras.

C'était bien lui, oui. Un peu chargé, certainement. Mais pas tant que je le croyais, que je le craignais. Il était plus fort, plus homme qu'autrefois. On lisait sur son visage une décision, une fermeté, une force de volonté que je n'y avais jamais remarquées. Rien de l'énerverment, de l'aveulissement, de l'homme tombé en puissance de jolie femme. Rientend Hercule aux pieds d'Omphale. Son teint était basané, comme celui des gens qui vivent au grand air.

— J'ai su, cher ami, me dit-il, combien tu as souffert de mon départ inexplicable. J'ai reconnu ton cœur à ces inquiétudes, et si je l'eusse osé, je t'aurais alors raconté toute mon histoire. Mais je ne le voulais pas. Je voulais mourir au monde. Je suis mort. Daniel Morsans n'existe plus, et M.

Georges Pontbrun n'a pas avec lui le moindre rapport, pas la plus éloignée parenté. Une seule personne était au courant de ma vie et de ma très simple histoire : c'est le bon M. Varrey. Et encore, je le dis bien franchement, lui non plus ne saurait rien s'il ne m'était pas indispensable d'avoir un représentant à Paris, et pour représentant un homme de loi. Je n'en pouvais, je crois, choisir un plus digne...

— Ni plus discret, complétai-je en souriant.

— Je ne suis pas venu une seule fois à Paris depuis cinq ans, fit-il, en souriant aussi. (Mais il me parut que son sourire était triste et un peu contraint.) Je me croyais bien à l'abri de toute reconnaissance. — ma barbe me change beaucoup, — et le fait est que depuis huit jours que j'y suis, personne ne m'a reconnu, sauf toi, hier soir. Il m'a semblé que c'était un signe que me faisait la